

—Vous voyez qu'il faut renoncer à cette vie errante, reprit ma tante. Elle n'a plus de motif, d'ailleurs, puisque Berthe va tout à fait bien ; je lui trouve une mine parfaite.

—En effet, madame, la voilà tout à fait en bonne voie ; aussi désormais je ne bouge plus. Rester ici, m'y refaire un intérieur, voilà mon rêve.

Et il se tourna de mon côté, comme si ses paroles se fussent adressées à moi.

—Ne vous ennuierez-vous pas d'une vie si calme ? lui demandai-je pour y répondre.

—Non, certes, si elle n'est pas vide.

—Elle ne le sera pas, dit ma tante, avec des devoirs et des affections.

—Ah ! oui, fit-il avec un soupir, des affections !

Il y eut un moment de silence ; il nous eût paru indiscret, je crois, à toutes deux, de le rappeler au présent, tandis qu'il semblait remonter ses souvenirs. Ce fut Berthe qui prit la parole, et, comme si elle eût répondu à ses pensées non exprimées :

—Cher papa, dit-elle en se rapprochant de lui, nous viendrons ici souvent, n'est-ce pas ?

—Oui, mon enfant, le plus souvent possible. Puis, posant sa main sur la tête blonde : Une affection, un devoir, je les ai là, et pourtant cela ne me suffit pas. Je me le reproche quelquefois...

—Le cœur n'est pas maître de ne pas souffrir, répliqua doucement ma tante. Tout ce qu'il peut faire est de se résigner. L'isolement est une cruelle chose.

—Voulez-vous venir vous promener avec moi, dis-je à la